



CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur.

Permettez-moi de vous dire que vous ne nous parlez pas assez souvent de nos échivins. Aujourd'hui plusieurs de ces messieurs ne se gênent pas de dire à leurs amis que l'intérêt de la ville est le moindre de leurs soucis.

Dernièrement, chez un libraire de la rue Notre-Dame, deux de nos édiles se rencontrent, et la conversation tombe tout naturellement sur la dernière séance scandaleuse du Conseil de ville, où les membres s'engueulaient comme des porte-faix.

Un des échivins, qui est bien connu à Montréal pour son intégrité et son indépendance de caractère, fit observer à son collègue qu'il ne considérait pas un siège dans le Conseil comme un honneur, parce qu'il y avait trop d'hommes tarés.

L'autre échevin, qui était moins scrupuleux, dit que quant à lui-même il ne gardait sa place au Conseil que pour servir ses intérêts personnels.

Le premier, à cet aveu, fut un peu surpris, mais il le fut davantage lorsque son confrère l'accusa d'avoir le même mobile dans le Conseil.

Il y eut de gros mots échangés et finalement l'échevin peu scrupuleux souffleta l'autre.

Après ça l'on peut dire que nous avons dans le Conseil un véritable bijou d'échevin.

En vous remerciant pour l'insertion de la présente, je me souscris, monsieur, Votre etc., CIVIS.

Montréal, 24 décembre 1886.

LA BOHEME.

On écrit volontiers ses mémoires aujourd'hui.

Tout homme qui a vécu dans un certain milieu, qui a coudoyé certaines gens, qui a vu, observé, retenu, éprouvé le besoin, un jour ou l'autre, de confier ses souvenirs à un cahier de papier, dont les feuillets seront envoyés à l'imprimerie. Les hommes et même les femmes : il y a bien vingt ans que Thérèse écrivait ou faisait écrire l'histoire de sa vie ; Louise Michel, récemment, publiait un premier tome qui en annonce d'autres ; Cora Pearl a laissé un volume en mourant, et il n'est pas douteux que nous aurons les mémoires de Sarah Bernhardt.

C'est ordinairement quand on vieillit que ce besoin se fait sentir. La fin approchant, on cherche à déposer une carte de visite au bord de sa tombe. On ne veut pas s'en aller tout entier, on veut qu'il reste quelque chose de soi aux générations qui suivront.

Il n'y a pas de mal à cela. Ces monographies multicolores, ces mille et un récits individuels piquent la curiosité des contemporains. A plus forte raison intéresseront-ils l'historien de l'avenir, qui en déduira l'exacte physionomie du dix-neuvième siècle.

On vient de publier à Paris les *Souvenirs de Schœnberg*. Schœnberg, c'est-à-dire le dernier survivant des bohèmes d'Henry Münger, le musicien de ce cénacle dont Rodolphe était le poète, Marcel le peintre et Colline le philosophe.

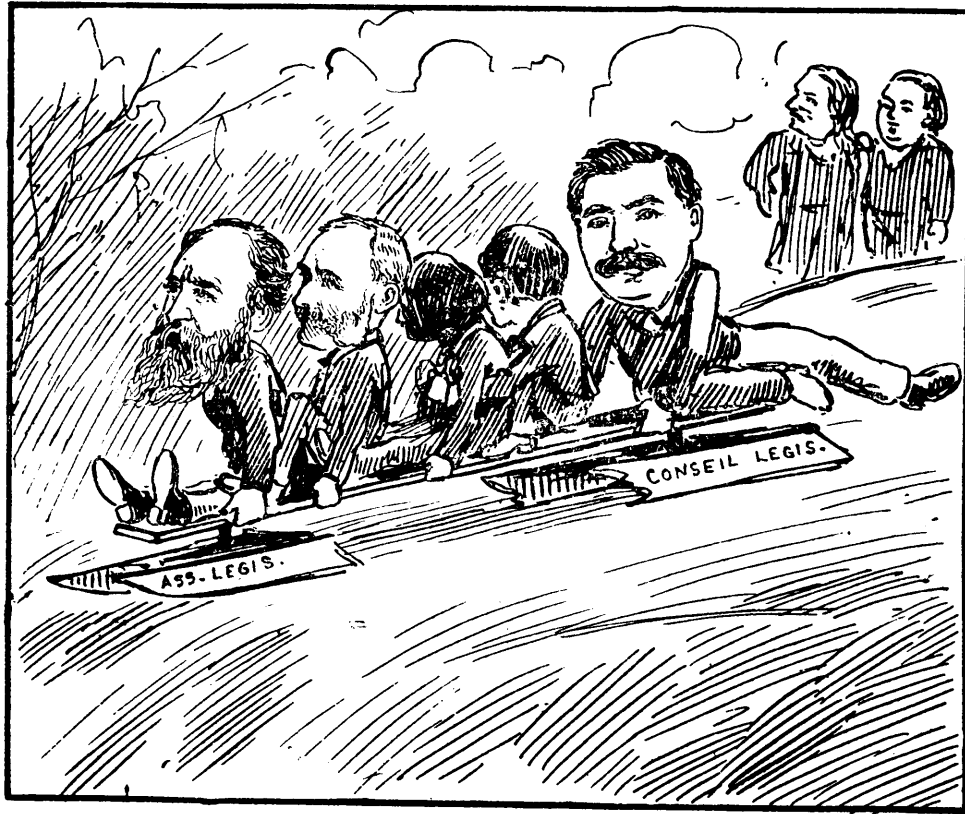
Schœnberg, ou plutôt M. Shanne, est aujourd'hui un gros négociant, fabricant de jouets, dans une rue du Marais. Il n'a pas oublié le bon temps de la joyeuse misère...

Colline, Rodolphe, Marcel, Mimi, Musette, Phémie Teinturière, qui se souvenait de vous ?

Le nom même de votre historien se perd déjà dans la brume des ans.

On connaît bien, au cimetière Montmartre, au bord d'une allée, la tombe d'Henry Münger, voisine de celle de Théophile Gauthier et de Léon Gozlan. Une grisette drapée à l'antique, gracieuse allégorie de la jeunesse, debout à l'extrémité de la pierre tumulaire, y sème des fleurs. Il est impossible de passer indifférent auprès du chef-d'œuvre d'Aimé Millet.

La tombe de Münger fut longtemps entretenue de bouquets de violettes. Une main



LE BOB SLEIGH DE MERCIER

CHAPLEAU.—Regardez donc embarquer, Langevin, as-tu jamais vu une rigging pareille. Le traîneau de derrière va les faire culbuter au milieu de la côte.

clandestine ne la laissait jamais nue. Au jour des Morts, la pierre disparaissait sous les touffes embaumées, et ces bouquets se renouvelaient sans cesse, même quand la terre gelée ne produisait plus de fleurs.

Elle est bien abandonnée, et solitaire, maintenant ; les intempéries la noircissent et la rongent ; il n'y a plus personne pour appeler le sculpteur qui la réparerait.

Est-ce que la main pieuse, qui s'était vouée à son embellissement, a disparu, elle aussi ?

N'est-ce pas plutôt que le nom de Münger n'a plus d'écho, et que son souvenir est désormais enveloppé du voile de l'oubli et de l'indifférence ?

Schaunard l'a réveillé pour un moment. Rodolphe et Colline, Marcel et Schœnberg, sont des inconnus pour la jeune génération.

Ils vivaient en 1840 et 1850, dignes successeurs de ceux qui avaient livré la bataille d'*Hernani*, et, à cette époque, ils avaient vingt ans.

Ils croyaient que la vie est un éternel printemps. De l'amour leur suffisait, avec de la poésie, de l'art, des aspirations vers un idéal à eux. Ils habitaient le quartier Latin, dans quelque mansarde ouverte à tous les vents qu'ils se partageaient, qu'ils se prêtaient. Ils ne dinaient pas tous les soirs, se préoccupant généralement peu de gagner leur pâture ; mais l'estomac était bon, facile à satisfaire, et il eut au besoin digéré des cailloux. Ils avaient mis en commun la bourse, l'habit, les ressources de l'esprit et de l'imagination. Peu scrupuleux, quand il s'agissait de la réalisation d'un désir, ils couraient après la pièce de cent sous, jusqu'à ce qu'ils l'eussent attrapée.

Séparés quelquefois par le hasard des passions, ils se retrouvaient toujours, l'insouciance au cœur, la gaieté aux lèvres. Ils battaient la campagne parisienne, s'attaquaient aux guinguettes, ayant au bras une Musette ou une Mimi aux rubans envolés. Etant jeunes, ils ne pensaient pas que cela dût finir.

Quand l'âge vint, ils sentirent le vide de leur existence problématique et rentrèrent dans la vie commune.

Non, la génération actuelle n'a pas connu Colline et Marcel, Schœnberg et Rodolphe. Elle a eu sous les yeux des exemples plus virils.

UNE SCIENCE NOUVELLE.

A Paris, les vieilles chaussures qu'on jette à la boîte aux ordures sont précieusement récoltées par les chevaliers du crochet et de la hotte, et remises ensuite aux patrons des restaurants à bas prix, qui les transforment en beefsteaks ou en aloyaux sauce tomate.

A Bâle, les choses ne se passent pas ainsi. Le docteur Garré, inventeur de la *scarpologie*, ou "l'art de connaître les hommes d'après leurs vieilles chaussures", collectionne pieusement les bottes éculées et les souliers hors d'usage. Et au lieu de les manger, il les étudie. Montrez-lui la chaussure d'un homme après deux mois d'usage, et sur-le-champ il vous analysera son caractère. Voici d'ailleurs les principes fondamentaux de l'art :

1. Talon et semelle pareillement usés indiquent l'homme énergique, entendu en affaires ; la femme fidèle et bonne ménagère. Quand le bord extérieur de la semelle est usé, c'est l'indice certain d'un esprit fantas-

que et braque en ses desseins. Si c'est le bord intérieur, vous êtes en face de l'irrésolution de la faiblesse, de la timidité.

2. Quand les souliers sont usés au bord extérieur, et les pointes du pied un peu rapées, tandis que le reste de la chaussure est comme neuf, le porteur est un fripon, un escarpe, un coupeur de femmes en morceaux.

3. Les jeunes gens se garderont bien d'épouser une jeune fille qui forcerait un pied No. 4 dans un soulier No. 2.

En conséquence, quand vous voudrez juger de visu une personne quelconque, dites-vous bien que c'est la semelle de ses bottes qui est... le miroir de son âme.

VARIETES

On lit dans une feuille très féminine : " Il y a trois sortes de mollets : les tringles, les piliers et les balustres ! "

LA PRINCESSE LOUISE.

Le populaire Restaurant de la Princesse Louise est devenu aujourd'hui la propriété de M. F. Latour, ci-devant de Lanoraie. Le nouveau propriétaire invite le public et les anciens clients de visiter son restaurant, qui vient de subir des réparations considérables. La cuisine est sous la direction d'un chef des plus habiles. Repas à la carte. Primeurs de la saison. Vins des meilleurs crus, etc. Le restaurant de la Princesse Louise est aux Nos. 1634 et 1636 Rue Notre-Dame, coin de la rue St Jean-Baptiste. jno

Le gendre et le médecin : —Eh bien ! docteur, que pensez-vous de l'état de ma belle-mère ? Elle me paraît bien bas...

—Rassurez vous, mon cher... Elle souffre d'un asthme, et c'est un brevet de longévité. —Oh !... vous la guérez, n'est-ce pas ?...

UNE DERNIÈRE CHANCE.

Le stock considérable d'articles de fumeurs importés par A. Nathan, pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An, ne restera pas longtemps sur ses rayons pour deux raisons : 10. C'est l'assortiment le mieux choisi et le plus artistique de Montréal. 20. Il est généralement connu que A. Nathan vend invariablement aux prix du gros à ses deux magasins, 71 rue St Laurent, 1916 rue Notre-Dame.

Une jolie annonce trouvée dans l'avenue de Clichy à Paris :

GRAND DÉBALLAGE DE FOULARDS POUR FEMMES AYANT DE PETITS DÉFAUTS

Au premier abord, on hésite, mais au second, plus de doute. Du moment que ce ne sont que de "petits défauts", il est bien évident qu'il s'agit des foulards.

ENCORE UNE MERVEILLE.

Si Bacchus vivait de jours il se pâmait d'aise à l'aspect des tonneaux immenses qui ornent le nouvel établissement de MM. Jos. Gauthier & Cie No. 88 rue St-Laurent. Etrangers, qui venez à Montréal pendant les fêtes, n'oubliez pas d'aller voir les merveilles du Tonneau Rouge, No. 88 rue St-Laurent.

Propos de chambrée. —Sargent, sans vous commander, pourriez-vous me dire ce que c'est que les tles Marquise ? —Certainement, fusilierr... Il est connu que c'est un lieu de déportation pour les personnes de la noblesse...

LE CARNAVAL

Tout indique que nous allons avoir le plus beau carnaval qui se soit jamais vu. Aussi chacun se prépare, et surtout nos hôtels de renom, tel que celui de M. Théotime Lanclôt, coin des rues Ste-Catherine et Sanguinet, qui a fait de grandes réparations à son établissement, et c'est là que vous trouverez les liqueurs les plus pures de Montréal, Vins des crus en renom, Cigares des meilleures marques. Cabinets particuliers. Huîtres en écaillés reçues par express tous les jours. Soupe aux huîtres et le fameux cigare "Théo" à 5 cts. Allez goûter ses Tom and Jerry.

Salle éclairée à la lumière électrique à la disposition des clients.

Les races modernes. On est à la mairie. L'assistance est grave, les hommes surtout sont impressionnés par le mariage civil.

M. le maire prononce la formule, et s'adressant à la jeune personne :

—Vous promettez à votre époux fidélité... Elle baissant ses paupières virginales : —Comme un caniche !

SOUVENIRS DE FAMILLE

Les fêtes approchent, n'attendez pas que la foule encombre les ateliers photographiques. Hâtez vous d'aller poser avec votre famille chez H. Larin qui opère d'après les procédés les plus nouveaux. Pose instantanée. Portraits d'enfants pris en un quart de seconde. Prix des plus modérés, jugez-en. Portraits cabinet (retouchés) \$1.50 la douzaine. Carte de visite 75 cts la douzaine. M. Alfred Bayard, artiste peintre bien connu est attaché à l'établissement. Portraits à l'huile, au crayon, au pastel, portraits photographiés retouchés à l'encre de Chine, et à des prix variés. Ateliers, No. 18 rue St Laurent.

Une belle-mère, accourant tout effarée chez M. Pasteur :

—Ah ! monsieur, s'écrie-t-elle, vous seul pouvez me sauver ! Je viens d'être mordue.. par mon gendre !

LE HÉROS DU JOUR.

La plus grande curiosité qui ait été produite à Montréal pendant les fêtes du nouvel an est assurément le Santa Claus gigantesque, dans la cheminée du populaire restaurant de Frank Labelle, 65 rue Bleury. Une foule incessante admire cette merveille. On y admire aussi chez Frank un chat mécanique et un hibou vivant. Le Santa Claus a été dessiné et construit par Frank lui-même. ins.

Incertitudes de la langue française : On dit : les doigts de la main. On dit : les doigts de pied, et non du pied. Pourquoi ? On dit : sur le boulevard et dans l'avenue ; sur la place et dans la rue. Pourquoi ?

CHEZ DUPERROUZEL.

Le nouveau restaurant Duperrouzel est aujourd'hui parfaitement organisé dans tous ses départements. Les menus de Madame Duperrouzel sont comme par le passé composés des meilleurs plats de la cuisine française. On dine là à la carte pour 20 cents et plus. La cave du restaurant est approvisionnée de vins importés spécialement pour ce restaurant qui est aux Nos. 23 et 25 Côte St Lambert.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.